

Claudél nous parle de Rimbaud¹

Introduction

C'est en consultant internet que l'on se rend compte le mieux quel est encore la popularité de Rimbaud aujourd'hui. Les sites sont innombrables, les informations tout autant. Seules les photos sont rares.

Un autre fait qui dénote l'aura de Rimbaud, est le coût du moindre papier que celui-ci put laisser. Ainsi voit-on un dessin du poète vendu avant-hier, mardi 14 février 2012, pour le prix de 285 000 Euro. L'œuvre est tout ce qu'il y a de plus banale et, venant de vous ou de moi, ne vaudrait pas un centime sur le marché de l'art. Mais il y a cependant qu'elle est signée, donc authentifiée, donc encore la voilà qui vaut de l'or, soit l'équivalent de 6 kg de ce si précieux métal !

Rimbaud reste encore à l'heure qu'il est étrangement hermétique. Personne ainsi ne pourra dire qu'il comprend lors d'une première lecture le sens de ses divers écrits. Il faut s'y reprendre à deux fois, à trois, à dix peut-être. Et puis encore, la majeure partie de l'œuvre échappe encore à notre compréhension.

Mais peut-être faut-il passer outre et simplement se laisser porter par la musique inénarrable de cette langue magnifique, où l'auteur est capable d'employer n'importe quel mot, même le moins courant et le moins usité, pour l'intégrer dans une phrase où il ne sera d'aucune manière déplacé.

Rimbaud, il ne fait aucun doute, travaille d'après les sons, la musique, les couleurs, et pour cela est doté de dons que bien peu d'auteurs pourraient se targuer de posséder. C'est un génie de la langue, un magicien, un jongleur, rien ne lui fait peur ni ne le retient. Il peut tout dire, tout écrire, le rythme n'est jamais rompu. Tout s'assemble, rien ne heurte, vous avez là un ensemble avec lequel vous avez fait des voyages inouïs dans votre langue. Et qu'importe encore une fois que vous n'avez pas tout saisi ou même rien compris.

Rimbaud non seulement est un précoce, mais un météore. De telle manière que sa carrière poétique commencée à l'âge de quinze ans, s'achève alors qu'il n'a que vingt ans. Tout est dit en ces cinq ans d'écriture où il fait éclater la plupart des codes et cadres de la poésie traditionnelle, pour porter cette discipline en des sommets, ou peut-être au contraire en des abîmes, où personne ne se risquera plus.

Cette invraisemblable maturité n'avait toutefois aucune assise « morale ». Rimbaud est un violent, un débauché total, si ce mot a encore court !, un parasite, un instable, un asocial, bref, un cas, dans le sens large du terme. En plus invivable, irascible, malheureusement beau, visage d'ange pour un compagnon peu recommandable et auquel il a sans doute manqué quelques bons coups de pieds au cul ! Au final un être pour lequel la société est un habit

¹ Ce texte est tiré de l'ouvrage dont nous reproduisons ci-dessus la couverture. Editions Gallimard et Librairie Générale Française, 1963. 1929, Editions Gallimard, pour la préface.

beaucoup trop étroit et qui ne sent bien nulle part qu'ailleurs, en des mondes autres et plus colorés.

Mais voilà, Rimbaud, et peut-être cela serait-il capable de tout excuser, est un génie. C'est un Mozart de la littérature, un Paganini de la plume, un pur champion du verbe et des mots. Claudel le dit mystique, voyant même. Illuminé dans tous les cas. C'est qu'il est allé bien au-delà de notre monde logique. C'est qu'il est monté en ces planètes mouvantes desquelles il ne lui coûte strictement rien de redescendre pour oublier sa plume. Et se faire un jour commerçant, trafiquant, coureur d'aventures, perdant dans les sables d'Afrique, et cela sans qu'il n'y attache aucune importance, des dons aussi singuliers.

Un collégien de génie qui s'oubliera le jour où il en aura posé la casquette.

Cet homme, vulgaire en ses manières de post-adolescent gâté alors qu'il écrivait, était-il alors en transe, reste une énigme. On ne lui trouve aucun égal, ni dans le passé, ni dans son présent. Et on ne lui en trouvera à coup sûr aucun dans ces temps à venir où il se peut même que son langage sans exemple finisse par se perdre tout à fait.

Les Charbonnières, en février 2012.



Rimbaud par Carjat. Il y a ici une certaine ressemblance avec Stan Laurel !

ARTHUR RIMBAUD

Poésies
Une Saison en enfer
Illuminations
et autres textes

PRÉFACE DE PAUL CLAUDEL

ÉDITION ÉTABLIE

PAR PASCAL PIA

LE LIVRE DE POCHE

PRÉFACE

ARTHUR RIMBAUD fut un mystique à *l'état sauvage*, une source perdue qui ressort d'un sol saturé. Sa vie, *un malentendu*, la tentative en vain par la fuite d'échapper à cette voix qui le sollicite et le relance, et qu'il ne veut pas reconnaître : jusqu'à ce qu'enfin, réduit, la jambe tranchée, sur ce lit d'hôpital à Marseille, il sache!

« Le bonheur! Sa dent, douce à la mort, m'avertissait au chant du coq — *ad matutinum*, au *Christus venit* —, dans les plus sombres villes. » — « Nous ne sommes pas au monde! » — « Par l'esprit on va à Dieu!... C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté... Si j'étais bien éveillé à partir de cette minute-ci... » (et tout le passage célèbre de la *Saison en Enfer*)... « Déchirante infortune! »

Comparez, entre maints textes, cette référence, que j'ose emprunter à sainte Chantal (citée par l'abbé Bremond) :

« Au point du jour, Dieu m'a fait goûter presque imperceptiblement une petite lumière en la très haute suprême pointe de mon esprit. Tout le reste de mon âme et ses facultés n'en ont point joui : mais elle n'a duré environ qu'un demi-*Ave Maria*. »

Arthur Rimbaud apparaît en 1870, à l'un des moments les plus tristes de notre histoire, en pleine déroute, en pleine guerre civile, en pleine déconfiture matérielle et morale, en pleine stupeur positiviste. Il se lève tout à coup — « comme Jeanne d'Arc! » s'écriera-t-il plus tard lamentablement (1). Il faut lire dans le livre de Paterné Berrichon (2) le récit tragique de cette *vocation*. Mais ce n'est pas une parole qu'il a en-

(1) « Il y eut un homme appelé Jean. »

(2) *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*. (Mercure de France, édit.)

tendue. Est-ce une voix? Moins encore : une simple inflexion, mais qui suffit à lui rendre désormais impossible le repos et « la camaraderie des femmes ». Est-il donc si téméraire de penser que c'est une volonté supérieure qui le suscite? dans la main de qui nous sommes tous : muette et qui a choisi de se taire. Est-ce un fait commun de voir un enfant de seize ans doué des facultés d'expression d'un homme de génie? Aussi rare que cette louange de Dieu dans la bouche d'un nouveau-né dont nous parlent les récits indubitables. Et quel nom donner à un si étrange événement?

« Je vécus, étincelle d'or, de la lumière *nature!* De joie, je prenais une expression bouffonne et égarée au possible. » Une ou deux fois, la note, d'une pureté édénique, d'une douceur infinie, d'une déchirante tristesse, se fait entendre aux oreilles d'un monde abject et abruti, dans le fracas d'une littérature grossière. Et cela suffit. « J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. » Il a fini de parler. On ne confie pas de secrets à un cœur descellé. Il ne lui reste plus qu'à se taire et à écouter, sachant, comme cette sainte encore, que « les pensées ne mûrissent pas d'être dites ». Il regarde avec une ardente et profonde curiosité, avec une mystérieuse sympathie qui ne peut plus être exprimée « en paroles païennes », ces choses qui nous entourent et qu'il sait que nous ne voyons qu'en reflets et en énigmes; « un certain commencement », une amorce. Toute la vie n'est pas de trop pour faire la conquête spirituelle de cet univers ouvert par les explorateurs du siècle qui finit, pour épuiser la création, pour savoir quelque chose de ce qu'elle *veut dire*, pour douer de quelques mots enfin cette voix crucifiante au fond de lui-même.

Il nous reste quelques feuillets de son « carnet de damné » comme il l'appelle amèrement, quelques pages laissées par notre hôte d'un jour en ce lieu qu'il a définitivement vidé « pour ne pas voir quelqu'un d'aussi peu noble que nous ». Si courte qu'ait été la vie littéraire de Rimbaud, il est cependant possible d'y reconnaître trois périodes, trois manières.

La première est celle de la violence, du mâle tout pur, du génie aveugle qui se fait jour comme un jet de sang, comme un cri qu'on ne peut retenir en vers d'une force et d'une roideur inouïes :

Corps remagnétisé par les énormes peines,
Tu rebois donc la vie effroyable, tu sens
Sourdre le flux des vers livides en tes veines!

(*Paris se repeuple.*)

Mais, ô Femme, monceau d'entrailles, pitié douce!

(*Les Sœurs de Charité.*)

Qu'il est touchant d'assister à cette espèce de *mue* du génie

et de voir éclater ces traits fulgurants parmi des espèces de jurons, de sanglots et de balbutiements (1)!

La seconde période est celle du voyant. Dans une lettre du 15 mai 1871, avec une maladresse pathétique, et dans les quelques pages de la *Saison en Enfer* — intitulées « Alchimie du Verbe » — Rimbaud a essayé de nous faire comprendre « la méthode » de cet art nouveau qu'il inaugure et qui est vraiment une *alchimie*, une espèce de transmutation, une décantation spirituelle des éléments de ce monde. Dans ce besoin de s'évader qui ne le lâche qu'à la mort, dans ce désir de « voir » qui tout enfant lui faisait écraser son œil avec son poing (*Les poètes de sept ans*), il y a bien autre chose que la vague nostalgie romantique. « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. » Ce n'est pas de fuir qu'il s'agit, mais de trouver « le lieu et la formule », « l'Eden »; de reconquérir notre état primitif de « Fils du soleil ». — Le matin, quand l'homme et ses souvenirs ne se sont pas réveillés en même temps, ou bien encore au cours d'une longue journée de marche sur les routes, entre l'âme et le corps assujetti à un desport rythmique se produit une solution de continuité; une espèce d'hypnose « ouverte » s'établit, un état de réceptivité pure fort singulier. Le langage en nous prend une valeur moins d'expression que de signe; les mots fortuits qui montent à la surface de l'esprit, le refrain, l'obsession d'une phrase continue forment une espèce d'incantation qui finit par coaguler la conscience, cependant que notre miroir intime est laissé, par rapport aux choses du dehors, dans un état de *sensibilité* presque matérielle. Leur ombre se projette *directement* sur notre imagination et *vire* sur son iridescence. Nous sommes mis en communication. C'est ce double état du marcheur que traduisent les *Illuminations* : d'une part les petits vers qui ressemblent à une ronde d'enfants et aux paroles d'un libretto, de l'autre les images désordonnées qui substituent à l'élaboration grammaticale, ainsi qu'à la logique extérieure, une espèce d'accouplement direct et métaphorique. « Je devins un opéra fabuleux. » Le poète trouve expression non plus en cherchant les mots, mais au contraire en se mettant dans un état de silence et en faisant passer sur lui la nature, les espèces sensibles « qui accrochent et tirent (2) ». Le monde et lui-même se découvrent

(1) Dès les plus anciennes pièces de Rimbaud, on trouve des vers comme ceux-ci :

...Où, *lentement vainqueur*, il domptera les choses
Et montera sur Tout, comme sur un cheval,

...Ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être terrible!

(Le Forgeron.)

(2) Lettre du 15 mai 1871 précitée.

l'un par l'autre. Chez ce puissant imaginaire, le mot « *Comme* » disparaissant, l'hallucination s'installe et les deux termes de la métaphore lui paraissent presque avoir le même degré de réalité. « A chaque être plusieurs *autres* vies me semblaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait, il est un ange. Cette famille est une nichée de chiens. » Pratiques extrêmes, espèce de mystique « matérialiste (1) », qui auraient pu égarer ce cerveau pourtant solide et raisonnable (2). Mais il s'agissait d'aller à *l'esprit*, d'arracher le masque à cette nature « absente », de posséder enfin le texte accessible à tous les sens, « la vérité dans une âme et un corps », un monde adapté à notre âme personnelle (3).

Troisième période. — J'ai déjà cité souvent la *Saison en Enfer* (4). Il me reste peu de chose à ajouter à l'analyse définitive que Paterné Berrichon (5) a faite de ce livre si sombre, si amer, et en même temps pénétré d'une mystérieuse douceur. Là, Rimbaud, arrivé à la pleine maîtrise de son art, va nous faire entendre cette prose merveilleuse tout imprégnée jusqu'en ses dernières fibres, comme le bois moelleux et sec d'un Stradivarius, par le son intelligible. Après Chateaubriand, après Maurice de Guérin, notre prose française, dont le travail en son histoire si pleine, et si différente de celle de notre poésie, n'a jamais connu d'interruption ni de lacune, a abouti à cela. Toutes les ressources de l'incidente, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse apprêter, sont enfin pleinement utilisés. Le principe de la « rime intérieure », de l'accord dominant, posé par Pascal, est développé avec une richesse de modulations et de résolutions incomparable. Qui une fois a subi l'ensorcellement de Rimbaud est aussi impuissant désormais à le conjurer que celui d'une phrase de Wagner. La marche de la pensée aussi qui procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques et le rapport de notes juxtaposées, prêterait à d'importantes remarques.

(1) Lettre précitée.

(2) « Je ne pouvais pas continuer, je serais devenu fou et puis..., c'était mal. » (Paroles à Isabelle Rimbaud.) Voir aussi : *Saison en Enfer*.

(3) « Il voulut voir la vérité, l'heure du désir et de la satisfaction essentielle. Que ce fût ou non une aberration de piété, il voulut. Il possédait au moins un assez large pouvoir humain. » Voir tout ce *Conte* qui illustre le côté destructeur de Rimbaud. (*Illuminations*, page 222.)

(4) 1873 : l'année des *Amours jaunes* et des *Chants de Maldoror*. C'est ici que Rimbaud a voulu s'arrêter sur la route de Dieu dans une espèce d'attente suspicieuse. Mais il reste l'Univers « et tout l'après-midi où ils s'avancèrent du côté des jardins de palmes ».

(5) Ouvrage précité.

Je pose la plume, et je revois ce pays qui fut le sien et que je viens de parcourir : la Meuse pure et noire, Mézières, la vieille forteresse coincée entre de dures collines, Charleville dans sa vallée pleine de fournaises et de tonnerres. (C'est là qu'il repose sous un blanc tombeau de petite fille.) Puis cette région d'Ardenne, moissons maigres, un petit groupe de toits d'ardoise, et toujours à l'horizon la ligne légendaire des forêts. Pays de sources où l'eau limpide et captive de sa profondeur tourne lentement sur elle-même; l'Aisne glauque encombrée de nénuphars et trois longs roseaux jaunes qui émergent du jade. Et puis cette gare de Voncq, ce funèbre canal à perte de vue bordé d'un double rang de peupliers : c'est là qu'un sombre soir, à son retour de Marseille, l'amputé attendit la voiture qui devait le ramener chez sa mère. Puis à Roche la grande maison de pierres corrodées avec sa haute toiture paysanne et la date : 1791, au-dessus de la porte, la chambre à grains où il écrivit son dernier livre, la cheminée ornée d'un grand crucifix où il brûla ses manuscrits, le lit où il a souffert. Et je manie des papiers jaunis, des dessins, des photographies, celle-ci entre autres si tragique où l'on voit Rimbaud tout noir comme un Nègre, la tête nue, les pieds nus, dans le costume de ces forçats qu'il admirait jadis, sur le bord d'un fleuve d'Éthiopie (1), des portraits à la mine de plomb et cette lettre enfin d'Isabelle Rimbaud qui raconte les derniers jours de son frère en l'hôpital de la Conception, à Marseille (2).

« ... Il me regardait avec le ciel dans les yeux... Alors, il m'a dit : « Il faut tout préparer dans la chambre, tout ranger, le prêtre va revenir avec les sacrements. Tu vas voir, on va apporter les cierges et les dentelles, il faut mettre des linges blancs partout... » Eveillé, il achève sa vie dans une sorte de rêve continu : il dit à présent des choses bizarres très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves — pourtant ce n'est pas la même chose du tout que quand il avait la fièvre. *On dirait,*

(1) « Hélas! je ne tiens plus du tout à la vie et, si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue... et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes dans des climats atroces... Pussions-nous jouir de quelques années de vrai repos, dans cette vie; et heureusement que cette vie est la seule, et que cela est évident, *puisque'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci.* » (Aden, 25 mai 1881.) Il a touché le fond, du moins, il le croit. Cette région de la mer Rouge qui finit par fixer l'errant est bien celle de la terre qui ressemble le plus à l'enfer classique, « l'ancien, celui dont le Fils de l'Homme ouvrit les portes ».

(2) A ce moment, elle ignorait tout des livres de son frère. Cette lettre, adressée à Mme Rimbaud, est datée de l'hôpital de la Conception, le 28 octobre 1891.

et je crois qu'il le fait exprès (1). Comme il murmurait ces choses-là, la sœur m'a dit tout bas : « Il a donc encore perdu connaissance? » Mais il a entendu *et est devenu tout rouge*; il n'a plus rien dit, mais la sœur partie, il m'a dit : « On me croit fou, et toi, le crois-tu? » Non, je ne le crois pas, c'est un être immatériel presque et sa pensée s'échappe malgré lui. Quelquefois, il demande aux médecins si eux voient les choses extraordinaires qu'il aperçoit, et il leur parle et leur raconte avec douceur, en termes que je ne saurais rendre, ses impressions : les médecins le regardent dans les yeux, ces beaux yeux qui n'ont jamais été si beaux et plus intelligents, et se disent entre eux : c'est singulier. Il y a, dans le cas d'Arthur, quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Les médecins d'ailleurs ne viennent presque plus parce qu'il pleure souvent en leur parlant, et cela les bouleverse. Il reconnaît tout le monde, moi il m'appelle parfois Djami, mais je sais que c'est parce qu'il le veut, et que cela rentre dans son rêve voulu ainsi; d'ailleurs, il mêle tout et... *avec art*. Nous sommes au Harrar, nous partons toujours pour Aden, il faut chercher des chameaux, organiser la caravane; il marche très facilement avec la nouvelle jambe articulée; nous faisons quelques tours de promenade sur de beaux mulets richement harnachés; puis il faut travailler, tenir les écritures, faire des lettres. Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons. Pourquoi l'a-t-on laissé dormir? Pourquoi ne l'ai-je pas aidé à s'habiller? Que dira-t-on si nous n'arrivons pas aujourd'hui? On ne le croira pas sur parole, on n'aura plus confiance en lui! Et il se met à pleurer en regrettant ma maladresse et ma négligence, car je suis toujours avec lui et c'est moi qui suis chargée de faire tous les préparatifs... »

Je suis un de ceux qui l'ont cru sur parole, un de ceux qui ont eu confiance en lui.

PAUL CLAUDEL.

(1) C'est moi qui souligne.



Paul Claudel (1868-1955)²

² Paul Claudel fut un pétainiste convaincu. A mettre en conséquence sur la liste des intellectuels dévoyés dont la parole est à mettre entre parenthèses. Son texte sur Rimbaud n'en est pas moins pertinent.